

# Sagesse Grecque

par

Jean-Louis Augé

Douze textes dédiés à Michel Le Royer avec  
la prétention de le distraire, lui dont la voix  
peut tout faire ...

## Zénon et la tortue

Zénon d'Elée adorait les paradoxes ; il ne se passait point de journée sans qu'il en invente un qui était aussitôt apprécié, commenté, savouré par tout ce qui compte de cultivé dans toute la Grèce. Celui d'Achille et la tortue eut un succès immense et lui rapporta quelque argent qu'il employa à acquérir une petite maison dans sa patrie ; il entreprit d'y couler de paisibles saisons.

Jusqu'au jour où une tortue s'en vint devant sa porte, l'invectivant de la sorte : « Zénon ! Misérable humain empli de malignité, je suis la risée de toute la Grèce ! Je ne peux faire un pas en avant sans que l'on clame la voici celle qui bat Achille à la course ! Tu dois trouver le moyen de me rendre mon honneur. » Campée devant son seuil, elle l'accablait de vifs reproches dès que Zénon sortait. Ce dernier, fort ennuyé, se mit à réfléchir longuement puis dit ainsi à la tortue : « Tu veux vraiment que l'on cesse de rire et de parler en mal de ta personne ? ». « Plus que tout. » répondit l'animal. « Soit. Une solution s'offre à toi désormais : ne plus bouger du tout. Si Achille continue sa foulée, il te rattrapera et te dépassera ; ceci fera taire les rieurs. De même s'il s'arrête à son tour, personne ne pourra dire que tu peux le vaincre à la course ».

La tortue, un instant surprise, se rendit aux conclusions de Zénon et demeura sans se mouvoir jusqu'à un âge très avancé devant le perron du grec qui devint son ami. Ils devisaient le soir, en consommant quelques olives et en buvant de l'ouzo, partageant le bonheur de l'immobilité. Jusqu'au moment où Achille, courroucé, se présenta devant Zénon en lui disant : « C'est bien chez toi que demeure la tortue qui prétend me gagner à la course ? ».

## Orphée et le serpent.

Orphée, depuis la mort de sa chère Eurydice, était inconsolable. A grand peine on avait pu le persuader de reprendre sa lyre car sans cela le soleil restait couché, le printemps ne venait pas, les moissons ne murissaient point et comble de tout, les Grecs n'avaient plus goût à l'argent. S'il chantait à nouveau, il chantait sa tristesse ce qui finissait par lasser quelque peu. Le serpent qui avait mordu sa belle, l'envoyant chez Hadès, était devenu un paria. Nul ne voulait de sa compagnie, lui adresser la parole ou avoir commerce avec sa fuyante personne. Au comble du désespoir, il résolut d'aller trouver Orphée afin de se tirer de cette fâcheuse situation. Le poète en premier lieu tout en l'apercevant s'écria : « Sois maudit ! Tu as tué mon seul Amour ! ». Le serpent répondit : « Sans le vouloir, Orphée, je le jure. Est-ce ma faute si ta promise était une étourdie et ne savait pas où elle mettait les pieds ? Que veux-tu, lorsqu'on me marche dessus voilà qui est plus fort que moi : je mords ». Orphée rétorqua : « Sois maudit car tu as tué la Beauté ! ». Le serpent poursuivit : « Certes, elle était toute jeune et mignonne cette fille mais elle aurait vieilli. Tu lui aurais fait une longue série de rejetons puis, au bout de dix ans, elle aurait ressemblé à la sibylle de Cumès avec son menton sur son nombril. Laisse-moi donc me racheter ». Orphée, intrigué, demanda : « Comment pourrais-tu te racheter d'un tel forfait ? Que je sache les morts sont les morts ». « Par ma forme, lui dit le serpent, je sais me faufiler, descendre chez les défunts. J'irai voir ton aimée afin de t'en donner des nouvelles ». Orphée, plein d'espoir, accepta la proposition du serpent qui aussitôt disparut sous terre.

Le poète attendit le reste de l'hiver et au printemps le serpent reparut, silencieux. « Et bien s'exclama Orphée, que peux-tu me dire d'Eurydice ? ». « Pas grand chose fit le serpent ; elle joue à la balle avec ses compagnes dans les Champs Elyséens et tisse les tuniques de Perséphone ». « Et moi, que dit-elle de moi ? » fit Orphée. « Rien » répondit le serpent. « Comment se peut-il ? Elle m'a donc oublié ! ». « Point du tout mais elle prétend que les poètes sont des raseurs et que s'ennuyer sur terre ou dans les Enfers équivaut à peu près à la même chose ». Orphée, comprenant alors qu'il avait adoré une sucree tout autant qu'une idiote, donna au serpent un habit neuf puis retourna à ses occupations poétiques si primordiales, au grand soulagement de tous.

## Alcée et le lion.

Un lion terrible dévastait l'Arcadie ; nul berger n'était à l'abri de ses griffes puissantes et les troupeaux nombreux périssaient sous ses coups. On envoya contre lui, en l'absence d'Héraclès, nombre de héros valeureux puis toute l'armée macédonienne ; tous refluèrent en désordre devant ses monstrueux rugissements. La Grèce entière, ne sachant que faire, se désolait. Le poète Alcée, récemment éconduit par cette teigne de Sappho, fit alors savoir qu'il irait affronter le monstre sur ses terres. Comme il était aimé et respecté, on le pria puis supplia de n'en rien faire : la mort était assurée dans d'atroces souffrances.

Alcée, ferme dans son dessein, se mit en route ; il ne tarda point à découvrir le repère du lion, ses habitudes et le point d'eau où il allait étancher sa soif. C'est là qu'il l'attendit, un soir après une journée plus chaude que les autres. Le lion parut, s'assit au bord de l'eau et regardant Alcée, lui dit : « Ainsi après tous ces héros on m'envoie un poète ». « C'est cela même » répondit Alcée. « Les poètes sont des gens étranges ; ils vont et viennent parmi nous. On ne sait trop quoi en faire, en vérité. Ils nous mettent en tête des choses incompréhensibles mais on ne peut les manger car sinon on est maudit des Dieux » soupira le lion. « Comme voir le monde la tête en bas ? » poursuivit Alcée. « Par exemple que veux-tu dire ? » répliqua le félin. « La tête en bas et donc le sang à la tête, nos idées sont plus riches, nos pensées plus denses et nos corps plus compacts ». « Ont-ils alors meilleur goût ? » questionna le lion. « A coup sûr, oui fit Alcée, en particulier le mouton qui ayant peu de cervelle, s'en voit renforcé de par toute son anatomie ».

A la suite d'un grand silence et s'étant désaltéré, le lion très solennel déclara : « Je te remercie, ô Poète, pour ton excellente suggestion à laquelle je vais me conformer ». On dit que depuis lors le lion, convaincu par Alcée, alla dévaster la lointaine Sogdiane.

## Sappho et la cigale.

Un jour Sappho se lamentait d'être délaissée par son bel amant Phaon. Elle disait que nul autre être n'était plus malheureux qu'elle à la surface de la terre. Or la cigale qui chantait non loin sur l'olivier, s'arrêta et prit ainsi la parole : « De quoi te plains-tu Poétesse ? Tu es grande et belle ; moi je suis un insecte chétif, la proie de la huppe ou du geai ». Sappho, surprise, répondit néanmoins : « Tu es petite, certes, mais tu chantes ton refrain tout l'été, l'amour du bel azur où les Dieux ont leur si merveilleux séjour ». « Peut-être, en effet, puis-je chanter ainsi quelques semaines rétorqua la cigale or pour cela je dois demeurer sept années chez Hadès, aveugle, me nourrissant de choses immondes. Je suis plus malheureuse que toi ».

La femme, la voix vibrante de colère, lui dit : « En quoi récrimines-tu encore et que sont ces sept années s'il t'est accordé de revoir le soleil, de célébrer à nouveau le ciel de Grèce, d'être d'or sur le manteau des rois ? Moi quand je descendrai chez les morts au banquet de leur Prince, ce sera pour toujours ».

A cela la cigale prit le temps de répondre ces paroles ailées : « En vérité, Sappho la poétesse, j'en conviens : tu es la plus misérable sur cette terre et désormais mon chant d'éternité dira tout ton malheur ».

Alors Sappho, satisfaite et rassurée sur son sort, alla se jeter du haut du rocher de Leucade.



## Thalès et l'araignée.

Thrasybule, tyran de Milet, avait décrété que tous les savants étaient des bouches inutiles à nourrir. Il les avait expulsés de la cité et Thalès étant le plus docte d'entre eux, il le fit emprisonner. Thalès, las de se morfondre dans sa geôle, proposa au tyran de lui prouver l'utilité de la Science en échange de sa propre liberté, ce qui fut accepté. Thrasybule fit venir le mathématicien en sa présence et lui dit : « Voici cinquante perles des plus fines, cadeau du roi Crésus. Elles sont si belles que je ne veux point qu'on les perfore pour y passer un quelconque lien. Pourtant je désire en faire un collier qui sera un cadeau pour mon épouse. Va, je te donne autant de jours qu'il y a de perles pour résoudre ce problème sans quoi je te ferai périr ».

Thalès, désespéré, retourna dans son cachot, se préparant à mourir. Or durant sa captivité il avait nourri des miettes de ses repas une araignée dans sa toile. Voyant l'homme ainsi, l'araignée lui dit : « Pourquoi donc, divin Thalès, es-tu si triste aujourd'hui ? ». « Je sais que je dois bientôt disparaître si je ne surmonte une puissante épreuve » répondit-il et il lui conta l'affaire. « Sans toi de faim je serais morte ; je te dois donc la vie. A mon tour de sauver la tienne » fit l'araignée. Elle tissa autour de chaque perle une invisible résille, la reliant à la suivante puis la suivante jusqu'à terminer la tache. Le collier, des plus solide, fut ainsi fabriqué et remis à l'épouse du tyran. Comme ce dernier s'étonnait d'un tel prodige, Thalès redevenu libre et respecté, rétorqua : « La Science peut tout mais la reconnaissance plus encore ». Et il s'en retourna à ses chers théorèmes dont on prétend que certains étaient connus de l'araignée.

## Aristote et le lapin.

Un beau jour Aristote méditant sur l'ordre de l'Univers, un lapin surgit de terre tout juste à ses pieds. Instinctivement le philosophe l'attrapa par la peau de son cou, l'installa sur ses genoux et se mit à le caresser. Le lapin, d'abord terrifié puis charmé, s'accommoda au mieux de cette situation confortable ; il s'endormit. Au bout de quelques heures, Aristote ayant achevé son système, s'en revint au réel, vit le lapin et le lança de toutes ses forces loin de lui. La bête fort meurtrie, s'écria : « Méchant homme que tu es ! Qu'ai-je donc fait pour que tu me traites de la sorte après toutes tes caresses ? ». Aristote lui répondit d'un ton sec : « Il n'est pas dans l'ordre du monde qu'un lapin demeure sur les genoux d'un philosophe ! ». « Stupide chose que tu es ! Zeus très grand et très bon n'y a rien trouvé à redire, ce me semble ? Nous a-t-il foudroyés tous les deux pour avoir dérangé la musique des Sphères ? ». Ce disant le rongeur s'enfuit promptement non sans avoir laissé sur place son odoriférante signature.

Aristote comprit alors l'insuffisance de son récent système où tout n'était qu'imparable logique. Il introduisit la variante d'incertitude, preuve que les Dieux sont vraiment supérieurs et au cas où, d'aventure, un gros rhinocéros dont il ignorait jusqu'à l'existence viendrait par fantaisie à donc passer par là.

## Diogène et le coq.

Tout le monde connaît ou presque le trait d'esprit de Diogène à propos de la définition de l'homme par Platon. Ce dernier prétendit qu'il s'agissait d'un être à deux pattes sans plumes. Ce à quoi Diogène, prenant d'un paysan un coq qu'il portait sous son bras, le pluma et le jeta ainsi, nu, au milieu de l'assistance en disant : « Voici l'homme de Platon ! ». Tous se mirent à rire bien entendu sauf le paysan qui durant un bon moment s'employa à récupérer son coq affolé et hagard. Lorsqu'il y parvint enfin, tout en calant l'animal sous son aisselle, il demanda le silence. Il l'obtint et très calme dit à Diogène : « Non, tu te trompes, l'ami ; cet être n'est point l'homme de Platon ». Diogène, sarcastique, lui répondit : « Ah non ? Il est pourtant doté de deux pattes et n'a pas de plumes ». Le paysan regardant le coq apeuré rétorqua : « Que je sache l'homme ne mange pas l'homme or je suis bien dans la ferme intention de faire de cet être mon prochain repas ». Ensuite il remercia grandement Diogène de lui avoir épargné la peine de plumer la bête et il s'en retourna chez lui, dans la montagne de Béotie, disant à qui voulait l'entendre que rien ne vaut un philosophe pour plumer un coq.

# Socrate et l'écureuil.

Un jour Socrate et Alcibiade devisaient en marchant sur le meilleur moyen d'acquérir la gloire. Ils virent alors sur un beau chêne vert un écureuil occupé à ramasser des glands. Alcibiade dit à Socrate : « Vois-tu, Maître, ce bel animal au pelage de feu ? N'est-il point magnifique et riche de son travail ? Bel aspect ainsi que prévoyance ne sont-ils les moyens d'être reconnu parmi les citoyens ? ». Socrate répondit : « Détrompe-toi, Alcibiade, la robe de l'écureuil le signale partout au chien errant et au chat en maraude ; quant à sa prétendue richesse, elle est factice car il a si peu de mémoire qu'il ne sait retrouver ce qu'il a caché, devant ainsi travailler sans relâche pour vivre ». Alcibiade, songeur, rétorqua : « Mais alors Maître vénéré, que faut-il faire si l'on est beau, riche comme moi pour mériter l'attention de ses concitoyens ? ». Socrate répliqua : « Il convient tel ce petit animal, de travailler avec honnêteté plutôt que d'être oisif sans imagination ». « Cependant, Maître, est-il permis d'être oisif en faisant preuve d'imagination ? ». « Je suppose que oui reprit Socrate, quelque peu étonné par les dires de son disciple ; il arrive parfois aux Dieux eux-mêmes d'être oisifs ».

Dès lors Alcibiade mit tout son soin à couper la queue des chiens de prix et à mutiler les statues pour prouver aux Athéniens combien il savait être oisif à l'égal des Dieux.

# Epictète et la taupe.

Epictète avait un jardin auquel il tenait beaucoup. Il y venait le soir pour goûter les couchers de soleil et raffermir ses pensées. Malheureusement une taupe y creusait des galeries en si grand nombre que l'on ne pouvait marcher sans risque de tomber sans cesse. Tous les pièges s'avérèrent dénués d'effet : l'animal était rusé, rapide et méfiant. Donc Epictète résolut d'user du recours de la Philosophie. S'étant disposé tout près de la plus récente des taupinières, il dit à la bête : « Sais-tu que l'Être et le Vouloir sont choses qui ne sont nécessairement compatibles ? ». La taupe, ayant écouté ces paroles subtiles, s'écria dans son antre : « Je ne crois cela en rien. Moi mon Être est de vivre dans ton jardin et mon Vouloir d'y creuser mes galeries afin de me nourrir ; voilà qui est compatible ! ». Epictète lui rétorqua : « Je te prouverai le contraire car il n'est de Vouloir sans conscience. Sors donc pour en parler ». La taupe, un temps partagée par ce concept intéressant mais qu'elle sentait quelque peu risqué, se laissa fléchir. Elle parut au bord de son trou, lentement d'abord puis franchement. Epictète lui dit : « Mon Être n'est en rien de vivre en un jardin mais mon Vouloir demeure de ne point y chuter à chaque pas que j'y fais ! ». Et il assomma la taupe avec un grand gourdin muni d'un clou rouillé qu'il avait préparé tout exprès pour sa brillante démonstration.

# Archimède et le hérisson.

Un jour Archimède, longtemps occupé par ses cercles, se mit à avoir très faim. Il vit, tout près de lui, un hérisson qui se préparait à dévorer une limace bien dodue. Archimède dit alors à l'animal : « Pourquoi veux-tu manger cette limace ? Elle ne t'a rien fait ». Le hérisson, surpris, lui répondit : « Elle est mon aliment naturel et de ce fait je dois la manger pour me sustenter ». Archimède enchaina : « J'ai moi aussi très faim ; je compte te manger ». « Tu n'en feras rien pour deux raisons ; d'abord je ne suis point ton aliment naturel et ensuite si je me mets en boule tu ne pourras m'avaler car je serai de toutes parts hérissé de piquants ». Voyant cela Archimède prit la limace et la mangea. Le hérisson, furieux, lui cria : « Qu'as-tu fait là ! Tu m'as privé de mon aliment naturel à ton profit ». Archimède avec une grimace de dégoût lui rétorqua : « Je sais mais il est moins risqué de manger une limace qu'un hérisson ». Ce dernier parla encore : « Alors que me reste-t-il comme repas pour ne point mourir de faim ? ». Archimède, décidément dans un bon jour, lui asséna ces mots : « Il demeure la feuille de laitue que la limace avait choisie comme son repas naturel. Il est certainement moins difficile de manger la laitue que la limace, non ? ». Et il retourna à ses cercles.

On dit que ce hérisson là devint végétarien.

# Platon et le papillon.

Un matin Platon se promenait sous le portique de l'Académie et un papillon vint se poser sur son épaule droite. Platon observa l'insecte et lui demanda : « Tu es beau ; qui es-tu ? ». Le papillon lui répondit : « Je suis un être libre ; je suis un papillon et je vais là où il me plaît ». Platon lui demanda encore : « Soit. Pourquoi es-tu venu te poser sur mon épaule ? ». Le lépidoptère répliqua : « J'étais un peu fatigué ; il m'a semblé que tu serais un soutien acceptable. Tu as des avantages, la largeur, la hauteur ; mieux qu'une fleur tu sais te déplacer et ainsi sans faire d'effort je pourrai voir le monde autour de moi ».

Alors de sa main gauche Platon écrasa le papillon sur son épaule droite en disant : « La Liberté est une et indivisible. Un être libre ne peut aucunement servir de support à un autre être libre ».

# Archiloque et le renard.

Archiloque était un grand poète mais il avait très mauvais caractère. Comme l'on craignait ses vers assassins, on l'évitait du mieux que l'on pouvait et il vivait bien seul sur le rivage de Thasos en se nourrissant de coquillages. Un renard vint à passer, tout aussi affamé que lui ; il observa l'homme de loin, se rapprocha peu à peu et dit : « Qui es-tu donc à te nourrir de si peu ? ». « Je suis un poète répondit Archiloque et je n'ai besoin de presque rien pour subsister ». Le renard, un instant perplexe, demanda : « Qu'est-ce qu'un poète ? A quoi cela sert-il ? ». Archiloque en levant fièrement la tête lui répliqua : « Un poète est un assembleur de mots ; il sert à distraire les hommes à défaut des Dieux qui s'ils existent, sont cruels ». Le renard encore plus intrigué insista : « Si un poète peut plaire aux hommes, il peut aussi plaire aux poules ? ». « Je ne crois point la chose possible » rétorqua sèchement Archiloque. « Voudrais-tu m'en expliquer les raisons ? » avança le goupil. « Et bien dit le poète pour une seule et bonne raison qui est que la poule n'entend rien à la Poésie ». « Je vois reprit le renard ; moi-même je n'y suis point des plus versé ». Il se passa un long moment de silence qui fut interrompu par l'animal : « Nous sommes tous deux dans une impasse et nous crevons de faim, n'est-ce pas ? Toi le poète parce que les poules ne comprennent rien à la Poésie et moi, le renard, parce que les hommes gardent fort bien leurs poulaillers ». « Ta clairvoyance est grande, l'ami » fit Archiloque, amusé. Le renard poursuivit ensuite : « Je vais te proposer un marché équitable : toi, le poète,



tu distrairas les hommes avec ta Poésie et moi, le renard, pendant ce temps je m'occuperai de convertir les poules aux joies de celle-ci. Nous partagerons ensuite en frères ». Archiloque réfléchit promptement et accepta la proposition du renard.

Dès lors tous deux n'eurent plus jamais faim ; seulement Archiloque fut connu dans toute les contrées de la Grèce en tant que "le rusé voleur de poules".

Ces textes ont été faits à Castres du 26 au 28 décembre 2017.  
En remerciement pour la soirée du 13 octobre précédent lors de la  
représentation de la pièce "Tout un ciel de Tolède".

S.I.C.  
Conclusus est.

Aetas LXIII